

Une fatigue insolite

Julien Lefort-Favreau

Numéro 335, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. (2022). Compte rendu de [Une fatigue insolite]. *Liberté*, (335), 59–61.



Une fatigue insolite

Julien Lefort-Favreau

Souvent, il est une pensée mélancolique de gauche, en provenance des vieux pays, que nous buvons, oh, comme du petit-lait. L'historien Enzo Traverso a même fait œuvre intellectuelle de ce sentiment qui au XX^e siècle a irrigué la pensée européenne. Cette tradition est née de ce lent naufrage du siècle dont parlait la regrettée Régine Robin, de ce spectacle odieux de la disparition d'un ancien remplacé par un nouveau dégradé. Il peut être aisé de sombrer dans l'aigreur et de ne plus être capable de voir là où peut surgir l'espérance lorsque cette mélancolie s'empare de nous. Walter Benjamin est sûrement le plus illustre représentant de cette tendance, et son destin tragique ne lui a malheureusement pas donné tort. Au Québec, cette lignée n'est pas vivante comme en Europe (à chacun son terroir), et je serais un peu réticent à faire de « l'héritage de la pauvreté » d'Yvon Rivard ou de la mélancolie du pays ses équivalents. Peut-être qu'on pourrait y rapatrier Jacques Ferron, « accablé par le poids du jour » dans *Les salicaires*, livré à ses ruminations et à une « fatigue insolite » devant son impuissance à changer le monde et son pays. À

Simon-Pierre Beudet
Ils mangent dans leurs chars
 Chroniques du troisième lien et de la fin du monde
 Mout, 2021, 246 p.

chaque ère sa tristesse politique, à chaque génération ses luttes et ses résistances. Simon-Pierre Beudet doit bien être de quelques menues années mon aîné, mais je comprends *d'où il parle* quand, dans *Fuck le monde* (2016) et dans son récent *Ils mangent dans leurs chars*, il fait l'histoire de l'extinction de la gauche altermondialiste sur une vingtaine d'années, depuis sa violente répression policière jusqu'à la transformation en paria de tout ce qui ressemble de près ou de loin à un troubleur du capitalisme. Ça, c'est pour l'époque.

Drôle d'entrée en matière pour présenter un essayiste dont on a souvent vanté l'humour grinçant, j'en conviens. Pour nombre d'entre vous, la plume de Simon-Pierre Beudet n'est pas nouvelle. Depuis près de vingt ans, on la retrouve dans diverses publications, notamment *La conspiration dépressionniste* (2003-2008), revue dont la thèse (thèse, c'est un peu fort) est que tout dans un monde capitaliste conspire à déprimer les individus, la ville de Québec étant pour ses habitants un facteur aggravant. L'esprit potache qui animait la revue a vite rangé ses animateurs du côté des anarchistes moqueurs. Soit, il y a pire éti-

Nous non plus, on ne sait pas ce qu'Hubert Aquin aurait pensé de notre nouvelle formule.



Depuis 1959, *Liberté* a vu passer la Révolution tranquille, l'Expo universelle, les Jeux olympiques, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Speak White*, *Les belles-sœurs*, la loi 101, la Crise d'Oka, sans oublier deux... non, trois référendums (et les gueules de bois subséquentes).

Soixante ans plus tard, le paysage artistique et politique a changé, les combats aussi... Mais l'esprit d'indépendance (et d'irrévérence) qui animait les jeunes fondateurs de *Liberté* est encore bien vivant.

Pensez au futur : abonnez-vous !
L'abonnement annuel est à 55 \$,
taxes et frais de port inclus.
Tous les détails sur revueliberte.ca »

LIBERTÉ
art & politique

quette. Le journal *L'Idiot utile* (2020-) constitue pour sa part une mise à jour de la première itération, la pandémie ayant alimenté la réflexion de ses artisans sur la culture et sur les mesures policières (lire le bel essai de Beaudet « Tuer la nuit »). Et aussi, beaucoup, j'y reviens dans un instant, sur l'organisation de nos villes.

Ils mangent dans leurs chars regroupe des essais parus dans ces publications et sur des blogues (*L'éteignoir*), ainsi que quelques inédits. Ce caractère épars s'explique peut-être par un refus de l'auteur de participer activement à la vie littéraire et à ses institutions; néanmoins, ces essais font corps, à son corps défendant oserais-je dire, forment un ensemble cohérent, par le ton plus que par les sujets variés (les habitudes culturelles de nos contemporains, le monde du travail et ses menues aliénations, la vie quotidienne et ses menues aliénations – en bref, l'aliénation). Ses réflexions sur l'extrême centre se rapprochent parfois de celles d'Alain Deneault, mais le ton diffère passablement. Si celui du dernier est apocalyptique et si l'autorité des puissants y est parfois contestée à coups d'effets de toge, Beaudet, lui, a la plume du satiriste qui offre une lutte acharnée contre le vide du langage depuis le langage, faisant reportage du monde dans lequel il habite en se logeant parfois dans un neutre quasi barthésien (le neutre comme lutte contre la doxa), d'autres fois dans d'habiles envolées d'un haut comique plus proche des *Simpson* que de Maurice Blanchot.

Mais le cœur de l'affaire n'est pas exactement là; il est, comme pour *La conspiration dépressionniste*, dans la ville même de Québec. Si l'on regarde attentivement, c'est sur le plan municipal que se joue la guerre culturelle dont Beaudet trace les contours. Il n'est pas essayiste à délirer sur la planète en entier. Comme le dit tragiquement la quatrième de couverture : « le destin de l'humanité se joue présentement à Québec – et ça ne va pas bien ». Pour comprendre ce destin, l'auteur interroge incessamment la géographie de Québec : ses boulevards, ses centres d'achats, ses Costco, son troisième lien (les débats entourant sa construction future sont le leitmotiv de ce livre). D'emblée, cela distingue Beaudet de plusieurs essayistes québécois qui portent avant tout leur attention sur la littérature et l'éducation. Son entreprise intellectuelle trouve son terrain premier au ras du trottoir. Fidèle aux situationnistes et au marxisme de la vie quotidienne d'Henri Lefebvre, Beaudet est préoccupé par l'aliénation inscrite au cœur même de l'espace urbain. De la clôture du Sommet des Amériques jusqu'aux espaces aseptisés du 400^e de Québec en passant par le Centre Vidéotron, la privatisation et le flicage de l'espace public donnent aux essais de Beaudet des relents baudelairiens; rappelons que la destruction de Paris par le baron Haussmann, sur laquelle se lamentait Baudelaire, était une conséquence de la Commune. Plus les rues sont larges, plus les places publiques sont monumentales, plus il est difficile d'y ériger des barricades.

Il est des correspondances entre le journalisme gonzo-déprimé de Beaudet qui va assister aux assemblées citoyennes et un pan de l'histoire militante du

Québec, où des femmes et des hommes se sont battus pour sauver le patrimoine architectural et pour créer des coopératives d'habitation. C'est depuis ce terreau associatif et militant que rayonne le travail de Beaudet, plutôt que depuis une réflexion sur la forme même du champ intellectuel ou littéraire. Ce qui court également d'un texte à l'autre, c'est la *géographie médiatique* de la cité de Québec. De « Marc-André-dans-le-traffic », se réjouissant des congestions revenues après un confinement, jusqu'aux radios-poubelles, martelant pendant des années que les transports en commun sont réservés aux perdants, tout concourt à former un socle idéologique qui justifie la destruction des villes et des écosystèmes. Jamais le double sens de l'expression « lieux communs » ne m'est apparu aussi clairement que sous la plume de Beaudet : le lieu commun comme topographie de notre aliénation et comme langage appauvri pour la nommer. Je sais reconnaître des relents d'Antonio Gramsci quand j'en croise et je sais voir une guerre culturelle quand les troupes sont aussi clairement divisées. En général, c'est chez les gens qui croient que les individus ne sont pas forcément aliénés et que l'on est relativement souverains devant la culture (on peut conduire une Dodge Caravan et *savoir* que c'est nul) que les discours sur la culture deviennent autant d'outils au service des dominants pour justifier l'ordre du monde et créer un assentiment, un sens commun. Se dessinent dans la culture des lignes de fracture sur les conceptions du monde qui s'affrontent pour devenir hégémoniques. C'est avec en tête cette guerre de position qu'il faut lire Beaudet. Il serait commode de se dire que les radios de Québec ne font que polluer l'univers des discours et que la haine qu'elles propagent est limitée. Il devient ardu de soutenir une telle position.

Si j'inscris *Ils mangent dans leurs chars* dans la longue durée de la mélancolie de gauche, et s'il serait paradoxalement tentant de lire les micro-événements qu'il narre comme les symptômes du présent, en fait, la bouillie idéologique dans laquelle nous baignons a une histoire de *moyenne durée*. Beaudet réussit à saisir sur une période d'environ vingt ans la restructuration de la droite dans la foulée de la transformation de l'ADQ en CAQ, de l'émergence des radios-poubelles, de la vie municipale de Québec sous Régis Labeaume (tout en montrant délicatement que les choses sous Jean-Paul L'Allier n'étaient pas forcément plus roses), en passant par l'opération Scorpion et son dévoilement des petites culottes de l'élite bourgeoise de la ville. L'intellectuel doit savoir trahir sa nation, conspuer le localisme et la petitesse des mœurs locales, critiquer la profonde aliénation bourgeoise et technocratique.

C'est là où l'humour de Beaudet devient non pas grinçant, comme je le disais dans ma formule assez convenue du début, mais carrément crépusculaire. Nous sommes deux ou trois à avoir parfois le sentiment que le fascisme est en train de lentement se réinstaller dans nos sociétés. Le hasard des piles de

lecture m'a fait lire la biographie de Jacques Schiffrin immédiatement après le livre de Beaudet. Hasard ou coïncidence ? Ce livre sur le fondateur de la collection de la Pléiade, qui fut licencié par Gallimard dans le contexte de l'aryanisation de l'édition française, a le chic de nous rappeler qu'un contexte social dans lequel la marginalisation des discours progressistes et la haine raciale marchent main dans la main n'augure rien qui vaille. Quel est le lien avec ces gens qui mangent dans leurs chars (au pluriel : les gens, les chars) ? Manger dans *ses* chars serait-il le signe de la montée du fascisme dans la capitale nationale ? Il me semble que Beaudet montre à tout le moins ce que serait (notez le conditionnel) une esthétique fasciste contemporaine, au même titre que Belleau (dont j'ai si souvent évoqué le nom en ces pages) parlait d'« esthétique du non » pour affirmer son adhésion à la cause indépendantiste. Il est un ensemble de signes qui constituent des univers sensibles auxquels



certaines membres de la communauté adhèrent. Les radios-poubelles sont nocives, pas parce qu'elles sont injurieuses et qu'il est important d'être poli avec son prochain, mais parce qu'elles normalisent un discours d'extrême droite qui finit par polluer l'air que l'on respire et l'idéologie qui traverse les esprits, et qu'elles achèvent de rendre possible le soutien des politiciens à des projets irrationnels comme celui du troisième lien. C'est là où la ville de Québec a les apparences d'une antichambre du fascisme. Beaudet tente d'activer le frein d'urgence de l'histoire dont parlait Benjamin (dans « Fuck Costco » : « Nous sommes là pour célébrer le fait qu'on est encore capable, et que c'est encore possible. Avant que ça finisse. ») : les catastrophes idéologiques et écologiques qui bouillent sont encore pires que le monde ancien qui s'écroule. Le discours de Beaudet n'est pas performatif. Il n'est pas prophète de malheur ou oracle. Il filme un accident de char au ralenti. ●